

# I

Coups d'épée dans une ruelle – Jeune fille sauvée – Des vilains taillés en pièces, d'autres qui prennent leurs jambes à leur cou – Le plus étrange d'entre eux attend sur les pavés que son sort se décide – Mourir de honte ou par l'épée ? – Apparition divine – Des Marie partout annoncées sur les chemins du pèlerin secret – Quatre hommes avec lui tout le temps de son pèlerinage – Les trois races égales de l'homme – Le pardon et la grâce – Lumière secrète et identité réelle – Quel pèlerinage ? – Salvatore s'agenouille, jure et se signe – L'imploration de la petite Marie – Au galop en direction de Venise.

EN CE DÉBUT D'ÉTÉ DE L'AN 1177, l'homme qui trace des cercles de sang autour de lui en frappant de son épée ses adversaires n'est pas croisé, ni pèlerin sur quelque chemin désigné.

Mais soldat au service du pape Alexandre III, combattant du Sacerdoce dans le nord de l'Italie.

Son visage est caché sous son heaume, d'où seuls percent ses yeux couleur de ciel voilé. L'ardeur de cet homme à faire jaillir le sang de ceux qui s'emploient en vain à se débarrasser de lui, avec des armes blanches dépareillées, dénote son expérience du combat seul contre tous.

La cotte de mailles qui le protège ne dissimule pas encore ce qui plus tard permettra de l'identifier : une croix qu'il arborera à même sa chair, du cou à la taille. Scarifications christiques faites à la lumière d'Afrique du fond d'une grotte perchée dans la montagne, quelque part dans le massif éthiopien. Il n'en porte pas encore le profond sillon qui mar-

quera à jamais son corps. Ce rituel secret n'a pas encore été pratiqué pour lui.

Pour l'heure, son épée vient de s'enfoncer dans le cœur de l'un des agresseurs d'une jeune Française prénommée Marie.

L'homme casqué ne se trouve pas sur un champ de bataille, comme ce fut si souvent le cas dans sa vie, mais dans une ruelle pavée de la petite ville lombarde de Legnano, au nord-ouest de Milan. C'est dans cette région que les confédérés d'Italie ont formé, l'année précédente, avec les soldats du pape Alexandre III, une armée résolue à vaincre les forces allemandes du tout-puissant empereur germanique, Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse. Les patriotes des villes italiennes l'ont emporté, grâce au concours

de combattants venus de divers horizons. Le bras armé de la papauté triomphe.

Le soldat qui se bat contre des scélérats dans cette ruelle de Legnano a pris part à la bataille du même nom, le 29 mai 1176, dans les rangs des vainqueurs. Il était membre du bataillon de la Croix, au service du Saint-Siège, aux côtés des deux puissants corps milanais de la Ligue lombarde : le bataillon du Grand Drapeau et celui de la Mort<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, il se bat pour l'honneur de cette Marie qu'il ne connaît pas mais qu'il a entendue appeler au secours : « Par Dieu que l'on me sauve ! Je m'appelle Marie et je suis de France ! »

À ce cri, son sang n'a fait qu'un tour, le temps de sauter de son cheval, de

l'attacher à un anneau et de signifier d'un geste à quelques camarades accourus à sa suite qu'il n'avait nul besoin d'aide.

Ceux-ci arborent un blason cousu aux armoiries du pape, avec la tiare et les deux clefs entrecroisées de la dignité pontificale. Sans doute la réputation de cet homme n'est-elle plus à faire, puisqu'ils n'ont pas insisté et l'ont observé se casquer, tirer son épée et s'élan- cer au secours de la jeune femme.

Les agresseurs de Marie, du moins ceux qui sont encore debout, ont vite compris à leurs dépens que le nombre ne ferait pas la force. L'inconnu a fondu sur eux rageusement sans trahir aucune peur.

Avant d'être confrontés à l'énergie de ce vengeur solitaire qui les taille en pièces, les vilains jouaient des pieds et des mains, se battant presque, pour déterminer lequel d'entre eux passerait le premier sur le corps de Marie dont il est naturel de penser qu'il n'était pas défloré. À présent ils se bousculent pour tenter de fuir la colère implacable qui s'est abattue sur eux.

De sept qu'ils étaient au départ, ils ne sont plus que quatre. À leur turpitude a succédé la débandade. Trois prennent leurs jambes à leur cou, détaient en enjambant les corps. Le quatrième au contraire se jette aux pieds du mystérieux soldat du Sacerdoce à la lame infaillible :

— Laisse-moi la vie. La honte m'achèvera mieux que ton épée !

Par la fente de son heaume, les yeux du sauveur de Marie ne brillent plus. Ils sont fermés. La lueur s'est faite intérieure. La supplique du dernier larron, la présence de la jeune fille qui s'agrippe à lui éperdue de reconnaissance, l'ont forcé au répit. Du vainqueur au vaincu en passant par Marie, le calme est revenu. Mais ce n'est pas la victime que voient les yeux clos du soldat glorieux, c'est la vraie Marie, Femme entre toutes les femmes, l'Immaculée Sainte Mère du Sauveur.

Elle est telle qu'il l'a toujours imaginée, pleine de grâce, au-delà de toutes les représentations. Et cette vision à présent s'adresse à lui.

— Toutes celles qui me prient, qu'elles portent mon nom ou pas, qu'elles soient pécheresses, ou le bon exemple contraire, se signaleront à toi sur les chemins éloignés où tes pas te conduiront. Ces Marie, baptisées telles ou encore reconnues ainsi par toi seront ton secours. Tu les aideras comme elles t'aideront. Les Marie sur ta longue route seront, avec toi, sous la protection de mon fils Jésus.

Tandis que l'autre Marie, la jeune Française, continue de manifester les signes de la gratitude la plus vive, Marie de Nazareth, nimbée de lumière, poursuit, visible du seul chevalier :

— Des hommes t'accompagneront. Quatre d'entre eux seront avec toi. Ensemble vous figurerez les trois races éga-

les de l'Homme. Vous bénéficierez de cette même protection tout le temps que durera le pèlerinage que vous entreprendrez loin sur la terre, et dont plus tard je te confierai l'itinéraire.

Le soldat du pape a rouvert les yeux. La Vierge Marie est toujours là, offerte à son regard. La gracieuse image qui lui parle a la voix aussi douce que son sourire.

— Chevalier Souchet, ton destin est tracé, sois-en digne ! Il te fera repasser par ton pays, la France, après t'avoir entraîné au bout du monde sur les traces perdues du Salut livré par mon fils Jésus...

La vision s'estompe. Alors qu'elle disparaît ainsi que la gloire qui l'auréole, sa voix se fait plus forte :

— Ce pèlerinage dont tu seras le pionnier te ramènera à toi-même, et ceux qui te suivront retrouveront le meilleur de leur cœur. Laisse-moi te guider ! Je reviendrai.

La vision a disparu, mais la voix lui dit encore :

— Accorde ton pardon à celui qui t'implore. Sauve-le de lui-même : il te le rendra. Il sera de ceux qui t'accompagneront jusqu'au bout de ton pèlerinage.

L'image lumineuse, pleine et entière, de Marie de Nazareth s'est gravée à jamais dans la mémoire du chevalier. Elle se mêlera désormais à ses souvenirs les plus chers et les mieux gardés – son titre, son nom et sa patrie, nommément désignés par Elle.

*Mon Dieu, plus rien !*

Il lâche son épée ; la preuve est faite qu'il sait s'en servir. Le bruit du choc sur les pavés maculés de sang résonne comme le son d'une cloche.

Le chevalier Souchet enlève alors son heaume d'un geste si brusque qu'il s'écorche. Une petite cicatrice de plus...

Sa tête nue est sans surprise, conforme à ses actions. Rougi de son propre sang, son visage a pris la couleur des pavés qu'il foule.

La petite Marie s'écarte en prenant soin de ne pas heurter les trois cadavres de ses agresseurs. Ce qu'elle désire, c'est contempler l'homme qui les a tués et l'a sauvée.

La tête est bien faite, elle est marquée, fière, couverte d'une chevelure blonde déjà blanchie par le temps et les soucis,

coupée assez court. L'homme n'est plus très jeune, son regard est aguerrri, clair encore, comme tout chez lui. En lui.

Du sang coule sur son visage, lentement, comme de la sueur. Ce sang-là n'est rien, et Marie ne dit rien.

Elle ne saura jamais que Marie de Nazareth, la Sainte Mère de Dieu de qui elle tient son nom, est apparue et vient de parler à l'homme qui se tient à côté d'elle. Pourtant, à le voir ainsi découvert et désarmé, rouge de sang et d'émotion, la petite Marie comprend que son esprit est ailleurs.

Au regard de la lumière qui émanait de celle qui, il y a un instant, est devenue à jamais pour lui sa Sainte Mère protectrice, par-delà la vie et la mort, le jour semble bien terne. La lumière secrète a

réveillé des lueurs qu'il croyait à jamais éteintes.

Son identité profonde, il la taisait depuis si longtemps. Presque l'éternité !

Comme il se trompait...

Et voici que la Vierge Marie s'était adressée à lui, lui qui se voulait dépouillé de tout, sans nom, sans titre, sans patrie. Excepté seul à seul avec son roi. Allez comprendre !

Il avait passé un pacte avec lui-même. « *Sans biens et sans maux* », telle aurait pu être sa devise.

Certes il avait ses raisons ; il rachetait ses fautes.

Son mutisme, les mystères dont il s'enveloppait, ainsi que l'œil méfiant porté sur tous comme une menace, sans

oublier lui-même, n'avaient plus guère de sens depuis qu'Elle lui était apparue.

À l'instar de la jeune Française qui gardait le silence en le regardant, il continuerait à taire son secret. Mais son secret avait changé ; au lieu de lui peser, désormais il l'élevait. Il ne concernait plus son passé, mais son devenir. Son destin ne dépendait plus de la terre, mais du Ciel.

Oui, il saurait se montrer digne de son destin, de sa mission. *Quel pèlerinage ?* ose-t-il s'interroger, alors qu'il sait parfaitement qu'il n'a plus qu'à se laisser guider par Elle.

Il l'avait toujours su, sans jamais le croire jusqu'à présent.

Il offre un visage imperturbable aux deux êtres près de lui qui, le souffle

court, guettent ses réactions, le touchant presque. Marie qu'il vient de sauver et le malandrin de la ruelle, qui attend de savoir s'il va mourir tout de suite d'un coup d'épée, ou plus tard, par l'effet de la honte.

Le chevalier Souchet n'a toujours pas esquissé le moindre mouvement.

L'arrivée de ses compagnons d'armes tenant par le col les trois fuyards désarmés, terrorisés, qu'ils ont capturés et épargnés, fait un instant diversion.

Ceux-ci sont poussés sans ménagement devant le soldat immobile, comme statufié.

Ils s'aplatissent. Leurs corps tremblants allongés contre ceux de leurs complices morts, tout près aussi de celui qui attend son sort, à genoux, bras croisés,

sans un regard pour ses compagnons d'infortune, aussi serviles face au soldat invincible qu'ils se sont montrés indignes devant la jeune Marie innocente.

Le repentí décroise les bras, il se mord les lèvres de dégoût en les entendant crier et gémir.

Voici les sept agresseurs de Marie de nouveau réunis, mais en une tout autre posture que celle qu'ils escomptaient.

La situation les révèle. Ils restent suspendus au verdict du soldat vengeur, fixant sa main prête à se saisir de l'épée qui brille sur le sol tel un instrument de justice.

Aucun survivant de la bande défaite ne songerait à s'en emparer.

Bien qu'il soit toujours sous le choc, le chevalier Souchet s'efforce de demander

d'une voix douce au septième vilain à genoux :

— Quel est ton nom ?

— Salvatore.

— Donne-moi mon épée, Salvatore.

L'autre se saisit de l'épée par la lame. Il s'est redressé et domine son vainqueur par la taille. Le chevalier n'a pas bronché.

Salvatore lui tend l'épée, la pointe soigneusement dirigée vers sa propre poitrine.

Le chevalier remet son épée dans le fourreau.

— Connais-tu la route de Venise, Salvatore ?

— J'ai là-bas des parents.

— Alors tu vas m'y conduire. J'ignore quelle sera ensuite ma route...

Mais, auparavant, tu vas me jurer par la Sainte Vierge Marie que tu ne te comporteras plus jamais en lâche et que tu me suivras à tes risques et périls. Tu me dois la vie, sois prêt à me la rendre s'il le faut.

Salvatore s'agenouille, jure et se signe.

Marie hésite, puis lance :

— Que Dieu vous garde ! Et j'implore la grâce pour les hommes à vos pieds.

Le chevalier Souchet dit ce que les uns et les autres s'apprêtent à accepter à l'avance mieux qu'un ordre :

— Qu'il soit fait selon ses vœux. Puissent les morts échapper à l'enfer et les vivants accéder au repentir.

Puis s'adressant aux soldats du pape, ses compagnons d'armes :

— Raccompagnez Marie chez elle et attendez que la porte de sa maison soit fermée à double tour après qu'elle aura été accueillie par les siens.

Ils emmènent aussitôt la jeune fille.

Marie esquisse un petit geste et un sourire. Un frisson la fait tressaillir tandis qu'elle voit les deux hommes s'éloigner et disparaître au bout de la ruelle.

Quant aux anciens complices de Salvatore, ils emportent leurs camarades morts sur leur dos et s'esquivent sans demander leur reste.

De derrière les hauts murs d'une maison, s'élève ce qui ressemble fort à une prière. Saura-t-on jamais qui la prononce ? À qui elle s'adresse ? Et pour qui ? Les sabots de deux chevaux lancés

au galop l'ont soudain couverte. Le chevalier Souchet et Salvatore, son guide, soulèvent dans leur course un nuage de poussière.

Leur voyage durera plusieurs jours sur la route transalpine qui les verra passer par Vérone, Vicence et Padoue. Ils vont gagner la cité des Doges et y rester toute la semaine du lundi 18 au dimanche 24 juillet 1177. Les événements qui se produiront alors à Venise coïncideront avec leur propre destin.

En forçant leur monture, savent-ils qu'ils vivent un grand moment de l'histoire de l'Occident, enivrés par le vent qui fouette leur visage, emportés par la force de leur âme chevillée au corps ?

De leur chevauchée riieuse s'échappent des cris de joie.

Les gens qu'ils croisent au bord du chemin recueillent leurs rires comme des pièces d'or, jetées à la volée, sur le parcours d'un roi.



## II

Sous les toits place Saint-Marc – Retour sur le trajet Legnano-Venise – Une leçon comme une gifle – L’amorce d’une amitié d’exception – Marie de Legnano, nièce du pape à Venise, et Salvatore les yeux baissés – La solitude du chevalier – L’attente des Saintes Reliques – Une aventure commencée au Golgotha – Le dé lancé par la fenêtre.

**L**E CHEVALIER SOUCHET et Salvatore entrent dans la pièce.

En ouvrant les volets en grand pour faire entrer l’air et donner de la lumière, l’homme râblé qui les accompagne leur désigne d’un large mouvement du menton la place Saint-Marc où s’affaire une foule organisée en petits groupes pour la cérémonie du lendemain.

— Regardez, d'ici vous verrez tout !

— Nous dormirons dans cette pièce, lance Salvatore à son cousin Sergio qui a su offrir aux deux hommes la fameuse vue imprenable qu'ils lui réclamaient avec insistance depuis leur arrivée à Venise, six jours plus tôt, à peu près à cette même heure où la position du soleil indique que la journée s'achève.

Il est huit heures du soir, ce samedi 23 juillet 1177. Salvatore a eu le temps de recueillir l'approbation du chevalier. Durant leur parcours à cheval, depuis Legnano jusqu'à Venise, il a appris à reconnaître en une seconde l'assentiment ou le refus de ce dernier.

Il le connaît bien maintenant, ce chevalier de la violence et du pardon extrêmes qui est devenu son repère, son idéal.

Non seulement il lui doit la vie, mais il lui est redevable de plus encore. Salvatore doit au chevalier de lui avoir fait comprendre que la vie n'a de sens que si l'on est capable de trancher entre le bien et le mal, à tout moment et selon un jugement qui jusqu'alors lui avait complètement fait défaut.

Un jugement formé par la plus simple et la plus pure des idées, déclarée avec assurance par le chevalier : « Le bien est toujours plus difficile à accomplir que le mal. »

Salvatore a reçu la phrase comme une leçon. Comme une gifle.

C'était au cours d'une halte, un soir de bivouac près d'un puits, quand à tour de rôle l'un veillait sur le sommeil de l'autre et ce malgré la proximité des villes de la

Ligue lombarde dont ils savaient qu'elles étaient leurs alliées.

Ce soir-là, le chevalier l'entretint de la voie du Salut.

Salvatore avait trouvé son maître. Un maître qui au réveil était devenu son ami, en lui offrant le choix de le noyer ou de le suivre les yeux fermés, lorsque le chevalier lui avait dit en se penchant le plus possible à la margelle du puits : « Nos chevaux ont piétiné le seau cette nuit ! Tiens-moi fermement par les pieds... Je vais remplir nos gourdes. »

Naguère il l'aurait lâché. Maintenant, plutôt que de le laisser choir au fond il eût préféré mourir à sa place.

— À quoi songes-tu, chevalier ? demande Sergio.

Il se réclame d'un fraternel cousinage avec Salvatore et a tenu sa promesse de se faire marchand de coups d'œil place Saint-Marc au prix d'une gratitude secrète entre familles vénitiennes, gratitude à propos de laquelle le chevalier Souchet se garde bien d'ailleurs de montrer trop de curiosité.

— C'est aux reliques que je songe, répond le chevalier d'une voix sourde.

L'homme de Venise a compris. Il s'adresse directement à Salvatore :

— Où les as-tu mises ?

— Je les ai confiées à ta fille, Maria.

Le chevalier ordonne :

— Sergio, Salvatore, retournez vite les chercher ! Je veux qu'elles soient sur moi avant le lever du soleil.

En s'adressant à tous deux, il vient de leur rappeler qu'ils en sont l'un et l'autre responsables.

— Auras-tu encore besoin de moi ? interroge Sergio, gêné, alors que Salvatore a déjà quitté la pièce.

— Non. Reste cette nuit avec les tiens, le quartier de l'Arsenal est trop loin. Que Salvatore revienne seul. Nul ne devrait l'aborder dans le noir ; et si quelques-uns essayent, plus jamais ils ne s'y risqueront ! Fais-le savoir à qui de droit...

— Viens, Sergio, lance Salvatore, dont les pas dans l'escalier s'éloignent déjà...

Jean Souchet est seul.

Mérite-t-il son prénom, porté par le disciple préféré du Christ ?

Il est seul pour la première fois depuis la rixe de la ruelle à Legnano ; seul enfin depuis l'apparition de Celle qui est bénie entre toutes les femmes et depuis l'annonce qu'Elle lui a faite de ce pèlerinage inédit qu'il devra entreprendre avec les trois races égales de l'homme. Seul pour la première fois depuis la profonde transformation de Salvatore, dont il sait déjà qu'il sera un vrai compagnon.

Ce croisement des Marie dans leur vie le fascine. Quelle ne fut pas sa surprise de retrouver la petite Française de Legnano dans le quartier de l'Arsenal, dans l'entourage de la famille de Sergio ? Est-elle vraiment la nièce du pape, comme on le prétend ? Elle s'est montrée timide, mais également provocante à l'égard de Salvatore, qui s'agenouilla devant elle dès qu'il

la vit afin qu'elle lui réitère son pardon. Le regard porté l'un sur l'autre s'est inversé ; c'est désormais Salvatore qui baisse les yeux et Marie qui le fixe sans se troubler.

En bon chevalier, Jean Souchet s'est agenouillé. Il fait le vide en lui. Il doit se reprendre, attendre, réfléchir.

D'où tire-t-il ce besoin de rester à Venise jusqu'au lendemain, pour assister à ce que l'on commence à appeler, le long des canaux, la « levée de l'excommunication » ? Il s'agit de la réconciliation en grande pompe du pape Alexandre III et de l'empereur Frédéric Barberousse, à la suite de l'accord baptisé « la paix de Venise », signé le jeudi précédent, 21 juillet

1177. Dieu que les pourparlers entre les délégations se sont éternisés, presque autant que les batailles que les deux camps s'étaient livrées ! Mais le pape a été le plus tenace, garant de la suprématie de l'Église et de l'autorité du Saint-Siège, fort de l'appui des armées lombarde contre celui qui se voulait son ennemi, faiseur d'antipapes, maître redouté du Saint Empire romain germanique, désireux jusqu'à la démesure d'étendre par la force sa domination sur l'Italie.

À quoi attribuer vraiment la présence à Venise du chevalier Souchet, tant désirée et si allégrement concrétisée ? Quelle part y ont son instinct, sa foi, son expérience de soldat, ses songes, ses remords, enfin sa vision miraculeuse de la Vierge Marie ?

De quoi s'agit-il ? Et que signifie cette attirance irrésistible qu'il éprouve pour les Saintes Reliques, alors que toutes les histoires que l'on raconte au sujet de leur commerce suscitent les sarcasmes de ceux-là mêmes qui en vivent ?

Jean Souchet se signe. Dans le silence de la chambre haute qui regarde la place Saint-Marc, il se laisse gagner par le souvenir des conversations entendues ces derniers jours dans le quartier de l'Arse-nal où, grâce aux amitiés de Salvatore, il a été reçu, hébergé, écouté, protégé.

Tandis que la lueur crépusculaire souligne le relief byzantin de la basilique qui abrite les restes de saint Marc, dérobés au IX<sup>e</sup> siècle à Alexandrie par des marchands de Venise, le chevalier Souchet se remémore toutes ces histoires, ces ex-

ploits enjolivés, sans fin réinventés par ses nouveaux amis vénitiens. Une histoire le hante, celle de l'incroyable aventure de la Croix et de la tunique sans couture du Christ. Les deux Saintes Reliques entre toutes sacrées, dont il est parvenu à se procurer un fragment de chacune en brandissant son épée, hausant le ton ou payant le prix fort, après avoir tué en lui l'incrédulité et menacé de tuer quiconque rechignerait à l'aider.

Le chevalier attend. Il sait qu'avant l'aube il pourra serrer contre lui la vraie croix et la tunique authentique, précieux débris de quelques centimètres chacun, faits de bois, d'étoffe et de divinité.